

LE MÉTISSAGE DANS LE JUDAÏSME. REPRÉSENTATIONS, PARADOXES ET RÉALITÉS

Yoram Mouchenik

La Pensée sauvage | « L'Autre »

2008/3 Volume 9 | pages 415 à 425

ISSN 1626-5378

ISBN 9782859192440

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-l-autre-2008-3-page-415.htm>

Pour citer cet article :

Yoram Mouchenik, « Le métissage dans le judaïsme. Représentations, paradoxes et réalités », *L'Autre* 2008/3 (Volume 9), p. 415-425.

DOI 10.3917/lautr.027.0415

Distribution électronique Cairn.info pour La Pensée sauvage.

© La Pensée sauvage. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Le métissage dans le judaïsme

Représentations, paradoxes et réalités

Yoram Mouchenik*

À première vue, cette association de mots, judaïsme métissé, serait un non-sens puisque la définition même du judaïsme orthodoxe en serait sa clôture très stricte. On pourrait parler dans le judaïsme d'une obsession de la séparation. Le pur et l'impur, le sacré et le profane, le licite et l'illicite. Par exemple, le temps sacré du shabbat et le temps plus profane de la semaine, la séparation des sexes, les lois alimentaires des animaux consommables dans certaines conditions d'abattage et les animaux impurs, les vêtements et l'interdit de mélanger certaines fibres végétales (lin/laine). Les gentils ou, plus péjorativement, les *goyim* d'un côté et les juifs d'un autre. Les mélanges ou les métiages sont des transgressions. Marie Douglas dans son livre *De la souillure* évoque dans son chapitre sur les prescriptions alimentaires des *Lévitiques* dans la Bible hébraïque « l'interdiction qui pèse sur les Hybrides » (1971 : 73).

Il est utile de s'interroger sur cette tension entre une culture juive, historiquement, profondément métissée et une identité religieuse qui se déclare ou se voudrait imperméable. Cette contradiction sera peut-être à rechercher du côté d'un façonnage historique d'un groupe, dont le premier exil, la première migration collective, date de la première destruction du Temple de Jérusalem V^e siècle avant EC¹, et cet effort pour assurer, à un groupe défini comme peuple en exil, une continuité religieuse et une identité collective dans ce que l'on a coutume d'appeler la diaspora. La seconde et définitive destruction du Temple de Jérusalem en 70 EC par les Romains, après une nouvelle révolte des Juifs, va ouvrir la voie au judaïsme rabbinique et certainement mettre un frein à la diversité des judaïsmes qui prévalait jusque-là.

Le métissage dans le judaïsme est indissociable de la conquête grecque et romaine de la Palestine et des multiples expulsions, exils, exodes, mais aussi migrations. Les expulsions des Juifs sont multiples : exil de Babylone après la destruction du premier temple, deuxième exil après la destruction du second Temple. Expulsion de France au XII^e et XIV^e siècle,

* Psychologue-clinicien/psychothérapeute. Docteur en anthropologie.

E-mail : yoram.mouchenik@free.fr

1. Nous avons utilisé les notations des historiens avant ou après ère commune (EC) équivalent d'avant ou après J.-C.

d'Angleterre au XIII^e, d'Espagne en 1492 et ensuite du Portugal, de Bohême, de Bavière, de Hongrie, de Prague, d'Allemagne et d'Autriche, de Russie, d'Italie, comme si l'on pouvait se demander quel est le pays qui n'a pas expulsé ses Juifs à un moment ou à un autre. Ces expulsions, le plus souvent abrogées des années ou des siècles plus tard, rendant compte de la réinstallation de populations juives dans ces pays qui les ont chassées. Les migrations juives sont également très importantes pour des questions de persécutions de xénophobes et de pauvreté.

Le judaïsme antique

Un des commentaires rabbiniques les plus anciens cité et commenté par l'historien David Biale nous dit: «Les anciens israélites se maintinrent comme peuple distinct en Égypte pour quatre raisons: ils conservèrent leurs noms; ils sauvegardèrent leur langue; ils ne violèrent pas les interdits sexuels bibliques (ce par quoi le *midrash*² signifie qu'ils ne firent pas de mariage mixte) et ils ne se livrèrent pas à de "vains commérages", ce qui pour le *midrash* signifiait collaborer avec le gouvernement des gentils. (...) Il s'agit là d'une description non historique. Les juifs bibliques s'opposèrent-ils aux langues et aux noms étrangers et refusèrent-ils les mariages mixtes? Bien au contraire? Le nom de Moïse lui-même est certainement d'origine égyptienne; l'hébreu emprunta son alphabet aux Phéniciens (...) et la Bible foisonne de mariages mixtes» (Biale 2005: 16).

Le métissage dans le judaïsme est une constante, pour un peuple en Judée et en diaspora qui a survécu dans cette identité dans un mélange de persévérance de l'identité et de sa transformation constante. Emprunt et métissage sont bien sûr présents dès le début dans le façonnage du mythe biblique. Avec peut-être cette particularité que si Adam est façonné par Dieu à partir d'une boule de Terre (*adama*, poussière détachée du sol) et qu'il lui transmet le souffle de vie, Ève est issue d'une côte d'Adam, donc une forme de parthénogenèse qui a certainement des conséquences fantasmagiques d'une représentation d'auto-engendrement qui réfuterait emprunt, mélange et métissage pour ne retenir qu'une dynamique endogame ou endogène.

La Bible, entre histoire et mythe

Le judaïsme est bien sûr difficile à définir car il peut être tout à la fois, culture, religion, identité, ethnicité potentielle, nation, peuple, état, Diapora, etc. La Bible hébraïque considérée par les Juifs comme un livre historique est revisitée par les nouvelles générations d'archéologues (Finkelstein, & Silberman 2002) et d'historiens contemporains de la culture juive. Ils démontrent que la Bible est davantage une compilation, un mix ou métissage et que, comme tous les récits mythiques elle correspond pour une époque donnée à un projet de nature politique. L'archéologie des dernières décennies souligne comment la Bible a été façonnée: «(...) de manière à favoriser la réforme religieuse et les ambitions territoriales du royaume de Juda durant les décennies dramatiques sur lesquelles s'est

2. «Commentaire» en hébreu.

achevé le VII^e siècle av. J.-C. » (Biale, op. cit. : 36) Ainsi, la Bible, comme tous les mythes, n'est pas le produit d'une révélation divine, mais une production humaine conçue en l'espace de deux ou trois générations, il y a environ 2600 ans dans le royaume de Juda. La nouvelle archéologie a sapé les certitudes sur les fondements historiques des chroniques bibliques.

Cependant, les métissages n'excluent pas les différences comme le respect des lois alimentaires, les archéologues soulignent justement l'absence totale d'os de porcs dans les fouilles archéologiques des localités juives de Palestine, contrairement à leurs voisins immédiats. Ce qui fait penser au livre fondateur de Frédérik Barth (1969) sur l'ethnicité et notamment à son introduction sur la création ou l'organisation sociale de la différence. Un archéologue nous dit précisément en ajoutant une remarque proche de Barth : « Les tas d'ossements exhumés lors des fouilles des hameaux israélites dans ces régions diffèrent radicalement des ossements découverts ailleurs, sur un point très particulier : les os de porcs n'y figurent pas ». Contrairement au sites philistins du littoral. « Peut-être les proto-Israélites ont-ils cessé de manger du porc uniquement parce que les peuplades qui les environnaient – leurs adversaires – en consommaient, et qu'ils commençaient à se vouloir différents d'eux » (Finkelstein & Silberman, op. cit. : 144).

Judaïsme et environnement helléniste et romain

Les Juifs se trouvèrent très tôt, en Palestine comme en diaspora, exposés à la culture grecque, même avant les conquêtes d'Alexandre le Grand au IV^e siècle avant EC. Erich Gruen décrit bien cette intimité avec la culture grecque, dont l'adoption à travers, les arts (théâtre), la littérature ou l'historiographie va davantage renforcer que « (...) diluer un sentiment d'identité juive » (2005 : 115) en reprenant en grec pour les Juifs hellénisés différents contenus du judaïsme. Gruen décrit « (...) un processus complexe d'adaptation par lequel les Juifs trouvèrent un mode d'expression de leur propre héritage dans la langue et selon les conventions de la communauté plus vaste au sein de laquelle ils s'inscrivaient » (Ibid. : 141). Gruen parle de « judaïsme hellénistique » dans son imprégnation et métissage de culture grec.

Rencontre et métissage en terre d'Islam de l'Afrique du Nord à l'Afrique noire

Des travaux concernant l'Afrique du Nord insistent sur l'histoire des Juifs berbères qui commence à une époque pré-islamique, aux premiers siècles de l'EC, alors que le prosélytisme juif est en pleine expansion. De nombreuses tribus juives berbères ont existé dont certaines jusqu'au XX^e siècle³. L'historien du XV^e siècle, Ibn Khaldoun, une des premières sources sur l'histoire des Berbères, développe l'idée et le mythe de l'origine cananéenne des Berbères : « (...) les Berbères sont les fils de Cham, fils de Noé... Ils reçurent leur judaïsme de leurs puissants voisins, les Israélites de Syrie ». L'historien Marcel Simon (1946) définit l'expansion du judaïsme

3. Exposition photographique au Musée d'Art et d'histoire du Judaïsme.

après la guerre contre Rome : « les Juifs se détournent du monde romain et, dispersés dans le continent africain, se rapprochent des Berbères ». En outre, l'existence de Juifs nomades peut rendre compte de la judaïsation des tribus du Maghreb évoqué par Ibn Khaldoun, mais aussi des influences et mélanges en Afrique noire.

André Chouraqui (1985) souligne l'étroite parenté entre les langues, l'hébreu et le punique, qui à l'origine aurait assuré « une profonde interpénétration des Juifs et des Berbères dans le Maghreb ». Cette parenté de langue expliquerait la diffusion des idées du judaïsme, mais ultérieurement aussi celle du christianisme et de l'islam en Afrique du Nord.

L'influence berbère est repérable sur le judaïsme d'Afrique du Nord avec l'hypothèse d'une « culture juive berbère » également importée en Israël avec le culte des Saints, les pèlerinages et la fête de la *Mimouna* qui clôt les huit jours de *Pessah*, la Pâque juive. Dans un de ses travaux, Laurence Podselver (2001) rappelle qu'il est dénombré 652 cultes des Saints pour le seul Maroc. Ces cultes sont pratiqués par les Marocains juifs et musulmans qui, quelquefois, vénèrent le même saint. Au-delà des Juifs berbères ou des Juifs éthiopiens, Maurice Dorès (anthropologue, psychiatre et enseignant) a étudié des traditions juives chez les Lemba d'Afrique du Sud, des Ibo du Nigéria, les Ayabudaya d'Ouganda, les Juifs de Tombouctou au Mali, des Juifs du Cap-Vert et du Sénégal aussi en rapport avec les caravanes et le commerce. Réalisateur du film documentaire *Black Israël*, Maurice Dorès (1992) évoque l'importance et le développement d'une identité culturelle judéo-noire.

Le métissage des langues et des cultures

Les études sur les sociétés juives en diaspora soulignent le métissage considérable des langues et des cultures : le Ladino, le Yiddish, le Judéo-arabe (arabe vernaculaire écrit en caractères hébreux), les musiques : le Klezmer d'Europe Centrale, le Cancionero, musique judéo-espagnole, la musique judéo-arabe, les arts, la cuisine, etc. Le métissage dans les langues est une des illustrations les plus importantes du métissage dans le judaïsme. Le Ladino ou judéo-espagnol devient le langage spécifique des Juifs d'origine espagnole après l'expulsion d'Espagne en 1492. Cette langue sera importée dans tout le bassin méditerranéen et en Amérique du Sud. Le Yiddish, langue des Juifs ashkénazes est un métissage ou un hybride d'allemand médiéval et d'hébreu, cette langue était parlée avant la Shoah par 11 millions de Juifs et était, pour le plus grand nombre, leur langue maternelle. Outre une grande part de vocabulaire, elle emprunte l'alphabet et l'écriture de l'hébreu. La persistance de ces langues à travers les siècles est certainement une des caractéristiques de la spécificité du vécu diasporique dans le métissage et la différence qui fait que les Juifs en diaspora ne se sont pas totalement dissous dans la culture ambiante. Bien que mélangées, ces langues acquièrent, selon le linguiste Claude Hagège (1991), une fonction ethno-démarcative et une affirmation d'identité qui nous ramènent à cette tension entre métissage et différence ou altérité. Avant la Shoah, les langues juives

ont été particulièrement dynamiques. En Israël, pays de 120 nationalités et presque autant de cultures, c'est l'hébreu, langue nationale qui servira à cimenter et à métisser tant de cultures différentes, sans pour autant faire disparaître ces langues diasporiques qui retrouvent une nouvelle vigueur.

Métissage et persécutions

Des formes de métissage sont en rapport avec les persécutions, comme on peut le voir avec l'étude des Marranes où les Juifs en Espagne, sous la reconquête catholique et l'inquisition, ont eu brutalement à choisir en Espagne entre conversion, bannissement, exil ou mort avec le développement d'un crypto-judaïsme. Certains convertis conservant des rites juifs, leur identité d'origine est oubliée, perdue après plusieurs siècles et de nombreuses générations, mais un processus de juxtapositions s'est mis en place et c'est quelquefois comme cela que certaines familles ou communautés vont retrouver et réinvestir leur appartenance d'origine.

Mais d'autres formes de mélanges associées aux persécutions ont eu lieu en France et ailleurs pendant et après la Shoah. Marion Feldman (2006) étudie les perturbations de l'affiliation pour les enfants juifs cachés en France pendant l'Occupation. Certains d'entre eux, accueillis et sauvés par des familles ou des institutions chrétiennes, vont voir les formes de leurs affiliations familiales, culturelles et religieuses profondément et durablement bouleversées en lien avec les changements d'identité indispensable à leur sauvetage pendant la guerre, mais également, pour un certain nombre, les formes diverses d'éducatrices et de pratiques religieuses chrétiennes. Persécutions, séparations, affiliations secondaires vont, dans certains cas, produire des personnalités composites avec le souvenir d'une identité juive d'origine et une transformation que l'auteur nomme « métamorphose ». Cela va induire, après-guerre, différents processus en rapport avec les vécus de persécution et d'enfants cachés sous forme de conversions, transformations, de changements de nom, des formes de désaffiliation d'une identité culturelle et religieuse qui s'était révélée effroyablement dangereuse dans le projet d'anéantissement nazi, soutenu en France par la collaboration.

Dans mon travail avec un groupe d'anciens enfants juifs d'origine polonaise cachés en France pendant l'Occupation (Mouchenik 2006), pour ceux qui ont un conjoint non-juif, et ils sont majoritaires, l'identité juive est étroitement associée à la Shoah avec une forme de renoncement à la transmission d'une identité juive difficile à porter, mais aussi comme incommunicable. Le trauma a gelé quelque chose. Plus qu'un métissage, il y aurait comme un *no man's land* de la génération d'après, ni juif, ni pas juif. Par contre, est attendu tout signe qui montrerait qu'ils ont perçu l'histoire de leurs parents, grands-parents, parenté et la catastrophe irréparable qui s'est abattue sur les Juifs européens. Tout l'effort du groupe d'anciens enfants cachés dont je fais le récit est cet itinéraire pour accepter malgré tout d'être des passeurs de mémoire et d'histoire au nom de leur parenté assassinée, mais aussi comme des formes d'étayages groupales auto-thérapeutiques qui leur permettent d'élaborer leurs traumas, leurs deuils et leurs séparations.

Le livre de Nadine Vasseur (2006) s'intéresse aux enfants juifs nés après la guerre de parents déportés ayant survécu aux camps d'anéantissement. Chaque récit des personnes qu'elle interroge est un parcours et une histoire singulière. L'auteur évoque le paradoxe de ces enfants de n'avoir apparemment rien subi directement des atrocités de la guerre et de la Shoah, d'être nés après et pourtant. Les récits évoquent les bouleversements de la construction de soi dans un tel contexte où les traumatismes extrêmes vécus par un ou les deux parents auront un immense retentissement sur leur fonction parentale. La persécution et les traumatismes des parents nous semblent avoir un écho considérable sur les enfants, propre à justifier le lien que nous faisons entre métissage et trauma, jusqu'au « métissage extrême » que pourrait être une conversion évoquée dans le récit d'Yves (p.73). En lien avec l'histoire et malgré ou/et à cause du silence de son père, Yves est habité par la Shoah depuis l'enfance, dans des cauchemars récurrents sur les camps dans une atmosphère « de ruine et de mort ». C'est jeune adulte, une année après qu'il eut annoncé à son père sa décision de se convertir au catholicisme, que son père parlera de sa déportation et que son fils pourra aussi lui poser des questions. Yves évoque, jusqu'à ce moment, ce non-dit absolu de la souffrance dans le silence de son père déporté. Pour Yves, sans éducation religieuse, après la Shoah vécue par son père et par sa famille, le catholicisme va lui apparaître comme la religion du salut, avec l'image de la force individuelle du Christ, contrairement à l'image qu'il a du judaïsme, d'une religion dans laquelle le salut ne pourrait être que collectif, le salut du peuple, mais pas celui de l'individu. Comme si, selon Yves, un chrétien était mieux armé individuellement qu'un juif. Bien sûr, nous ne trancherons pas sur cet aspect théologique. Dans son récit, Yves évoque une longue conversation avec le Cardinal Lustiger, également converti, avec lequel il s'est senti « absolument sur la même longueur d'onde ». Comme Lustiger⁴ qui, à son enterrement, va faire lire le *Kaddish*⁵ par son cousin sur le parvis de Notre-Dame et faire inscrire dans la pierre sa double appartenance, Yves décrit un baptême métis où il revêt le *Talith*, le châle de prière dans le judaïsme en associant étroitement « une judéité identitaire et historique » à la conversion.

Mariage et parenté mixte

Chez les Juifs, en France, un mariage sur deux est un mariage mixte, c'est-à-dire dont l'un des conjoints n'est pas juif. Dans le judaïsme, la catégorie " métis " n'existe pas. Quand l'identité culturelle et religieuse des enfants nés ou à naître est antagonistement importante pour les deux parents de religions différentes et/ou pour l'enfant qui grandit, vont se poser les questions de l'affiliation et, dans certains cas, ce que l'on peut appeler des souffrances de l'identité. À quelques exceptions près, il est très difficile d'obtenir un mariage religieux qui concilie les deux appartenances, un prêtre et un

4. Sur sa plaque commémorative dans la cathédrale Notre-Dame, le Cardinal Lustiger a fait inscrire : « (...) devenu chrétien par la foi et le baptême, je suis demeuré juif (...) » (*Libération*; 11-12 août 2007).

5. Prière des morts dans le judaïsme.

rabbin officiants, par exemple. Les trois monothéismes sont le plus souvent exclusifs les uns des autres.

D'un point de vue religieux et des pratiques matrimoniales, l'interdiction des mariages mixtes date du judaïsme antique par «Esdras le Scribe au milieu du V^e siècle EC. Définissant son peuple comme *zera kodesh* (semence sacrée), Esdras s'efforça d'élever de hautes murailles entre les gens qui étaient revenus d'exil et les "gens du pays" (...) qui étaient peut-être un mélange de Cananéens indigènes et de Judéens et d'Israélites qui n'étaient pas partis en exil.» Meyers (2005:152). Cet interdit est associé aux représentations de pureté et de séparation. Le premier exil des juifs, l'exil de Babylone, date de la première destruction du Temple, le plus haut lieu du judaïsme à Jérusalem et le bannissement des Juifs à Babylone. C'est à l'occasion de la fin de ce bannissement et de leur retour que le scribe qui est en même temps une autorité sacerdotale pose cet interdit.

La notion de mixité dans le judaïsme est différente suivant les époques et surtout selon les courants religieux auxquels la famille s'affilie. Dans le courant consistorial, orthodoxe ou hyper-orthodoxe, l'appartenance au judaïsme de l'enfant est dépendante de l'appartenance de la mère, un enfant est juif si sa mère est juive et pour le garçon s'il est de plus circoncis⁶. Dans le courant réformé et libéral du judaïsme, dorénavant majoritaire dans le monde, mais pas en France, ces règles rigides d'appartenance n'existent pas. L'enfant dont l'un des parents est juif sera reconnu comme tel, si les parents le souhaitent et pourra être accueilli dans la communauté à l'échelle de la synagogue, y pratiquer le judaïsme et passer par les différentes étapes de cette affiliation : *bar-mitsva*, *batmitsva*, mariage, etc.

Ainsi, les judaïsmes contemporains ont deux orientations différentes d'intensité variable, une dynamique exclusive pour les premiers, une dynamique inclusive pour les seconds.

Si le métissage dans le judaïsme, surtout à partir des mariages mixtes, a été bien étudié aux USA, les travaux en France sont peu nombreux. Dans sa thèse de psychologie, Catherine Gransard développe le concept de métis judéo-chrétien. Les premières études nord-américaines (1950-60) tendaient à mettre en relief des effets psychologiquement négatifs sur les enfants des mariages mixtes. Mais, depuis les années 1970 et la fréquence des mariages mixtes, les recherches remettent en cause les résultats d'une fragilité psychologique particulière de ces enfants. Selon Gransard (2003), en l'absence d'une étude épidémiologique de grande envergure, la question resterait en suspens. Cependant, le débat reste biaisé car il est sous-tendu par des enjeux idéologiques importants pour soutenir ou s'opposer aux mariages mixtes au nom de la santé mentale des enfants nés ou à naître. Cette psychiatrisation ou ethnicisation des rapports sociaux pose problème et renvoie aussi à l'essentialisation de l'identité juive, sans tenir compte de l'extrême diversité des groupes et des formes d'appartenance et d'affiliation. Le cadre théorique auquel se réfère Catherine Gransard soutient que les mondes juif et

6. Il y a une cérémonie de nomination pour les bébés filles.

chrétien sont des systèmes incompatibles. Cette clôture contredit d'une part de tenir compte de la singularité de l'histoire de chaque sujet, lui-même inscrit dans un groupe familial et social toujours singulier et omet aussi de souligner la complexité des situations et la diversité des groupes d'appartenance et la créativité potentielle des recompositions.

Pour souligner cette complexité et ces difficultés, je vais brièvement évoquer deux situations où la transmission d'une identité dans la mixité religieuse se révèle difficile avec les enjeux de la filiation et de l'affiliation.

Louise, une femme de quarante-cinq ans qui consulte pour des moments de dépression intense, des idées suicidaires et des difficultés d'insertion professionnelle. Elle vit en couple avec deux filles. Elle est issue d'une famille bretonne, catholique et pratiquante. Son conjoint est le fils aîné d'une famille juive pratiquante originaire d'Afrique du Nord. Chacun avait pris, bien avant de se rencontrer, une certaine distance avec sa confession religieuse, mais l'énoncé des difficultés à concilier les deux appartenances apparaîtront au cours de la prise en charge. Louise, qui se sent mal acceptée par la famille de son conjoint, a longtemps pensé que la différence religieuse serait la cause de leur séparation. Pour sa première grossesse, elle est tout à fait déterminée, si c'est un garçon, à s'opposer à la circoncision. Le couple est soulagé que ce soit une fille. Quelques années plus tard, Louise est à nouveau enceinte et son compagnon lui impose un avortement qui lui sera insupportable. Elle est convaincue que c'était un garçon, elle lui donne un nom et lui fête solitairement son anniversaire depuis une dizaine d'années. Après cet avortement, elle fait un accès dépressif avec des idées suicidaires. Elle se sépare pendant une année de son compagnon, isolée, déprimée, sans vie sociale ni professionnelle. Seule la garde alternée de sa petite fille lui permet de se raccrocher à la vie. Par la suite, son compagnon lui dira que ne pas faire circoncire un fils est pour lui comme dire à sa famille et à son environnement qu'il n'est plus juif, ce qui lui est impossible et impensable. Il semble qu'à partir de ce moment, Louise ait envisagé une possible circoncision. Le couple aura une nouvelle fille. Dans l'élaboration secondaire, il semble assez plausible que la question d'une circoncision, donc de l'identité juive ou pas pour un enfant mâle à naître, ait été l'enjeu de cet avortement imposé.

Paule est une femme juive très brièvement rencontrée lors d'une réunion thématique sur les mariages mixtes dans un cercle religieux libéral. Elle a un fils adulte né de sa relation avec un conjoint non-juif. Elle rapporte ce récit et cette souffrance. À la naissance de son fils, une connaissance psychanalyste lui aurait dit qu'il ne fallait pas inscrire sur le corps de son fils une marque non inscrite sur le corps de son père, ce qui l'aurait empêchée de faire le rituel de circoncision avec le sentiment très pénible qu'elle avait refusé à son fils d'être juif. Ses propos très succincts, mais dont j'ai un souvenir très vif, ne peuvent certainement pas être pris au pied de la lettre, mais cependant ils mettent bien en relief ce marqueur de l'identité qu'est la circoncision dans le judaïsme et l'embarras voire la paralysie qui a saisi cette femme et peut-être son conjoint à la naissance de ce fils.

Conclusion

Les identités juives sont diverses. Au-delà de l'identité collective dans ses aspects culturels et religieux, on ne peut que souligner l'hybridité de la construction de soi. Aussi la structuration personnelle d'une identité juive ne peut être essentialiste, elle est l'objet d'un métissage où l'individu va puiser à diverses sources. Cette identité est inévitablement métissée et différente pour chacun. Dans cette construction hétérogène, un certain nombre d'éléments communs vont servir de points d'ancrage à l'identité juive, qui ne sera elle-même qu'un aspect des identités composites d'un individu. Cependant, comme le souligne Biale (op. cit. : 22), « un aspect majeur de la culture juive est la continuité des traditions textuelles et populaires dans l'histoire juive et dans les nombreux pays où les Juifs ont vécu. La multiplicité des cultures juives à toujours reposée sur la Bible (...) et définit tout autant l'identité juive que les interactions culturelles diverses (...) ».

BIBLIOGRAPHIE

- Barth F. Introduction. In: Barth F, editor *Ethnic Group and Boundaries. The Social Organization of Difference*. Boston : Little Brown ; 1969. p. 9-38.
- Biale D, editeur. *Les Cultures, une nouvelle Histoire des Juifs*. Paris : L'Éclat ; 2005.
- Chouraqui A. *Histoire des Juifs en Afrique du Nord*. Paris : Hachette ; 1985.
- Dorès M. *La Beauté de Cham. Mondes juifs, mondes noirs*. Paris : Balland ; 1992.
- Douglas M. *De la souillure. Essais sur les notions de pollution et de tabou* (trad. fr.). Paris : Maspero ; 1971.
- Feldman M. Survie et destin psychique des enfants juifs cachés en France pendant la deuxième guerre mondiale. *L'autre, Cliniques, Cultures et Sociétés* 2006 ; 7(1) « Identités en question » : 61-78.
- Finkelstein I, Silberman NA. *La Bible dévoilée*. Paris : Bayard ; 2002.
- Grandsard C. Psychologie et psychopathologie des métis judéo-chrétiens. *Psychologie Française* 2003 ; 46(1) : 89-97.
- Grandsard C. *Juifs d'un Côté*. Paris : Les Empêcheurs de penser en rond ; 2005.
- Gruen E. Judaïsme hellénistique. In: Biale D, editeur. *Les Cultures, une nouvelle Histoire des Juifs*. Paris : L'Éclat ; 2005. p. 99-148.
- Hagege C. Les langues humaines, l'universel par le particulier. In: *Colloque des intellectuels juifs Le « quant-à-soi »*. Paris : Denoël ; 1991. p. 137-54.
- Ibn Khaldoun (1377) *Les prolégomènes*. Paris : Imprimerie impériale ; 1863.
- Ibn Khaldoun (1378) *L'histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*. Alger : Imprimerie du Gouvernement ; 1852.
- Meyers E. Culture juive en Palestine gréco-romaine. In: Biale D, editeur. *Les Cultures, une nouvelle Histoire des Juifs*. Paris : L'Éclat ; 2005. p. 149-90.
- Mouchenik Y. « Ce n'est qu'un nom sur une liste, mais c'est mon cimetière ». *Traumas, deuils et transmission, soixante ans plus tard, chez les enfants juifs cachés en France pendant l'Occupation*. Grenoble : La Pensée sauvage ; 2006.

- Podselver L. *Le pèlerinage tunisien de Sarcelles*. Nice: Socio-anthropologie; 2001. Available from: <http://socio-anthropologie.revues.org/document157.html>
- Simon M. Le judaïsme berbère dans l'Afrique ancienne. *Revue d'histoire et de philosophie religieuse* 1946; 26(1): 1-31.
- Simon M. Le judaïsme berbère dans l'Afrique ancienne. *Revue d'histoire et de philosophie religieuse* 1946; 26(2): 105-45.
- Vasseur N. *Je ne lui ai pas dit que j'écrivais ce livre*. Paris: Liana Lévi; 2006.

FILMOGRAPHIE

- Dorès M. *Black Israël*. Documentaire, 2003, 88'.

RÉSUMÉ

Le métissage dans le judaïsme. Représentations, paradoxes et réalités

À première vue, cette association de mots, judaïsme métissé, serait un non-sens puisque la définition même du judaïsme orthodoxe en serait sa clôture très stricte. On pourrait parler dans le judaïsme d'une obsession de la séparation. Le pur et l'impur, le sacré et le profane, le licite et l'illicite. Marie Douglas dans son livre *De la souillure* évoque dans son chapitre sur les prescriptions alimentaires des Lévitiques dans la Bible hébraïque de «l'interdiction qui pèse sur les Hybrides». Il est utile de s'interroger sur cette tension entre une culture juive, historiquement, profondément métissée et une identité religieuse qui se déclare ou se voudrait imperméable. Cette contradiction sera peut-être à rechercher du côté d'un façonnage historique et cet effort pour assurer à un groupe défini comme peuple en exil une continuité religieuse et une identité collective dans ce que l'on a coutume d'appeler la Diapora. Le métissage dans le judaïsme est une constante, pour un peuple en Judée et en diaspora qui a survécu dans cette identité dans un mélange de persévérance de l'identité et de sa transformation constante. Chez les Juifs, en France, un mariage sur deux est un mariage mixte, c'est-à-dire dont l'un des conjoints n'est pas juif. Dans le judaïsme, la catégorie «métis» n'existe pas. Quand l'identité culturelle et religieuse des enfants nés ou à naître est antagonistement importante pour les deux parents de religions différentes et/ou pour l'enfant qui grandit, vont se poser les questions de l'affiliation et, dans certains cas, ce que l'on peut appeler les souffrances de l'affiliation ou de l'identité.

Mots-clés:

Judaïsme, métissage, identité, affiliation.

ABSTRACT

Interbreeding and Judaism

At first, this association of words, Judaism and interbreeding, is a nonsense since the orthodox definition of Judaism would be its very strict enclosure. We could talk of an obsession of separation in Judaism. Pure and the impure one, holy and secular, licit and illicit. Marie Douglas in her book *Purity and danger* underlines in her chapter on food rules in the Hebraic bible "the prohibition on the Hybrids". It is useful to wonder about this tension between a Jewish culture, historically, deeply mixed and a religious identity which presents itself like impermeable. This contradiction is to be examined from its historical shaping and this effort to ensure to a group in diasporic exile a religious continuity and a collective identity. Jewish people in diaspora survived in their identity in both perseverance of this identity as well as its constant transformation. For Jewish, in France, one marriage on two is an

interfaith marriage. When the cultural and religious identity of the children born or to be born are antagonism important for the two parents of different religions and/or for the child, affiliation will be put in questions with in certain cases identity distress.

Keywords:

Judaism, interbreeding, identity, affiliation.

RESUMEN

El mestizaje en el judaísmo. Representaciones, paradojas y realidades

A primera vista, esta asociación de palabras: «judaísmo mestizo» carecería de sentido ya que la definición misma del judaísmo ortodoxo implica un hermetismo que excluye toda posibilidad de mestizaje. Se puede decir que en el judaísmo hay una obsesión con la separación. Lo puro y lo impuro, lo sagrado y lo profano, lo lícito y lo ilícito. Mary Douglas en su libro «La mancha» habla, en el capítulo sobre las exigencias alimentarias en el Levítico de la Biblia hebrea, de «la prohibición que pesa sobre los Híbridos». Es pertinente la pregunta acerca de esta tensión entre, por un lado una cultura judía histórica y por otro lado, una identidad religiosa que se declara o se quisiera impermeable. Esta contradicción puede estudiarse del lado de una elaboración histórica tendiente a identificar a un grupo definido como pueblo en exilio, una continuidad religiosa y colectiva en, lo que comúnmente se ha llamado, diáspora. El mestizaje es constante en el judaísmo. El pueblo de Judea en diáspora ha sobrevivido, mezclando la perseverancia y la identidad, pero al mismo tiempo es un pueblo en constante transformación. La mitad de los matrimonios entre los judíos franceses son mixtos, es decir, que uno de los cónyuges no es judío. En el judaísmo la categoría mestizo no existe. En un ambiente en el que son importantes las cuestiones sobre la afiliación y la identidad cultural y religiosa, tanto para cada uno de los padres de religión diferente como para los hijos (nacidos o por nacer, de manera antagónica no franceses), puede aparecer también el sufrimiento ligado precisamente a las mismas cuestiones.

Palabras claves:

Judaísmo, mestizaje, identidad, afiliación.

note